

sant que j'eusse survécu à l'amputation. Mais d'autres le verront ! Vous le verrez peut-être, vous, Lemoine ! Et dans tous les cas, il y aura quelqu'un après moi qui le verra. Écoutez, dit-il en tendant la main à son ami, il y a à Paris, au collège Chaptal, un garçon — il a dix ans — que je fais élever là. Ma femme étant morte jeune, le pauvre petit n'a jamais été bien dorloté. Mais c'est un brave enfant et je mettrais ma main au feu qu'il sera un homme. C'est à vous que je confie son éducation, le soin de lui apprendre que je ne boudais pas et le souci de lui conserver les quatre sous que je laisse après moi. Je puis compter sur vous, Lavoine ?

La capitaine serra la main de Merlier. Il avait les larmes dans les yeux. Le mourant souriait.

— Allons, dit-il, je vous remercie, mon ami.

Le lendemain, le commandant, qui s'affaiblissait de plus en plus, demanda à voir son petit Georges :

On amena le collégien tout ému dans ce dortoir de moribonds. C'était un enfant pâle et triste, l'air sérieux et bon.

Le commandant l'embrassa.

— Écoute, Georges, dit-il, j'ai attendu de te voir pour mourir. Oui, je vais m'en aller. C'est fini. Tu ne me reverras plus. Mais tu m'aimeras, mon petit Georges ? Je t'ai beaucoup et bien aimé, moi !

— Oh ! dit l'enfant, retenant ses sanglots, tu m'as aimé si bien que personne ne m'aimera plus comme ça !

— Ne dis pas cela, fit le commandant. Tiens ! (et il montrait le capitaine Lavoine) voilà quelqu'un qui me remplacera. Respecte-le et obéis à tout ce qu'il te dira !

Il prit la tête de l'enfant à deux mains, et tout bas, en l'embrassant :

— Tu l'appelles Merlier, comme moi, ne l'oublie pas et sois un homme !

L'enfant répondit d'une voix lente :

— Oui, un homme... comme toi !

— Mais plus heureux que moi, dit le commandant, car Dieu te garde de revoir ce que nous avons vu depuis Wissembourg !

Il posa ses deux mains à plat sur son lit, fit un effort violent pour se redresser un peu et, s'adressant d'une voix bizarre, stridente, à l'officier prussien qui, assis sur son lit, de sa main gauche feuilletait un livre, selon son habitude studieuse :

— Monsieur, dit-il, oui, vous, là-bas, lieutenant, donnez donc votre adresse à ce petit, qu'il aille vous rendre votre visite !

L'officier prussien se redressa, à la fois étonné et ironique, et son regard pâle rencontra les yeux du petit Georges attachés et rivés sur lui.

Il essaya de sourire et ne répondit pas.

Une sorte de transformation soudaine s'était faite sur le visage du commandant. Il ouvrait ses paupières, il tournait et retournait sa tête qui, brusquement, avec un soupir, retomba livide sur l'oreiller.

— Mort ! cria l'enfant en se jetant sur ce corps amputé, est-ce qu'il est mort ? Et il regarda le capitaine en pleurant.

Le commandant Merlier n'était pas mort. Mais il ne devait pas, comme on dit, passer la nuit. Le soir, — l'enfant était toujours à ses côtés — il appela doucement : Georges ! Georges ! Et regardant fixement son fils : Où es-tu ? lui demanda-t-il. Ses yeux ouverts ne voyaient plus.

— Je suis là, dit l'enfant effrayé.

A cette voix, un sourire de joie mâle souleva la moustache grise de Merlier.

— Je te croyais parti, fit-il. Tu es là, tant mieux !

Alors, il tendit à l'enfant sa large et vaillante main, où Georges mit sa petite main tremblante.

— Mon fils, dit le mourant d'une voix lente, fils de soldat, deviens soldat un jour. Et retiens mes paroles, retiens-les, car ce sont les dernières que tu entendras de moi. Sois le soldat de la patrie humiliée, qu'il faut venger, et de la France à refaire. Travaille, étudie, cherche, médite, apprends, et quand tu auras, toi et ceux de ton âge, rendu par la science, par le travail, par la force du droit, à la patrie sa grandeur, reviens alors frapper de ta petite main devenue forte sur la pierre où je vais dormir, et dis-moi trois mots, trois mots seuls, mais dis-les : *la revanche est prise !*

Le commandant Merlier prononça encore quelques mots que l'enfant seul entendit. Debout, l'officier prussien écoutait cette voix sépulcrale qui semblait déjà venir d'outre-tombe, pareille à une voix de prophète, et il lui sembla, dans une hallucination qu'il attribua plus tard à la fièvre, à l'ombre de la nuit, aux fantômes produits par les veilleuses vacillantes, il lui sembla qu'il voyait cet enfant grandi, menaçant, l'épée au poing et marchant d'un air résolu, en agitant son glaive, vers un grand fleuve immense, le "vieux père Rhin", dont l'eau verte mugissait au loin... Illusion, sans doute !

L'enfant, à genoux, les lèvres sur la main froide de Merlier, pleurait, immobile.

Quant au commandant, il était mort.

Pour nous, hommes d'une époque de transition, d'expiation, et d'une génération sacrifiée, ce vaincu qui venait d'expirer représentait la France d'hier ; cet enfant qui priait, ce vengeur prêt à grandir personnifiait la France de demain.

JULES CLARETIE.

LETTRE.

Non, ce n'est pas en vous "un idéal" que j'aime, C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux. [même. Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux, Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles, Bien que ma passion ait pris sa source en elles. Comme moi vous devez avoir plus d'un défaut ; Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut. Je ne poursuis pas là de chimère impossible ; Non, non ! Mais seulement, si vous êtes sensible Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré Que j'ai conçu pour vous et que je garderai, Et si nous triomphons de ce qui nous sépare, Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare, C'est d'avoir à toujours chérir et protéger Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer. Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ; Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite, Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner, J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner. Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère, A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père Et devenir plus doux quand vous me ferez mal. Voyez, je ne mets pas en vous "un idéal," Et de l'humanité je connais la faiblesse ; Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse Pour espérer que, grâce à mon effort constant, Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant !

FRANÇOIS COPPÉE.